



REGALIS^h

Revue Gabonaise De Littératures & Sciences^{Humain}

*Un autre regard sur l'Autre :
littérature, philosophie et sciences
humaines*



Sous la direction de :
Pierre-Claver MONGUI

Numéro : 1 décembre 2016

Comité scientifique

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Simon HAREL, Université de Montréal

Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC

Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon

Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo

Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon

Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix

Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo

Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges

Comité de lecture

Parfait Bi-Kacou DIANDUE (PT)

Frédéric MAMBENGA-YLAGOU (MC / HDR)

Achille Fortuné MANFOUMBY MVE (MR) CENAREST

Gyno-Noël MIKALA (MC)

Pierre-Claver MONGUI (MC)

Mike MOUKALA NDOUMOU (MC)

Pierre NDEMBY MANFOUMBY (MC)

Steeve RENOMBO OGOULA (MC)

Jean-Jacques Rousseau TANDIA MOUAFU (MC)

Didier TABA ODOUNGA (MC)

Comité de rédaction

BOUNDZANGA Noël Bertrand, Littératures Africaines, UOB

DISSY DISSY Romuald, Lettres Modernes, UOB

MAPANGOU Dacharly, Lettres Modernes, UOB

MESSI ME NANG Clotaire, Histoire, UOB

MESSIA Rodolphe, Lettres Modernes, UOB

MONGUI Pierre-Claver, Lettres Modernes, UOB

MPAGA Christ-Olivier, Philosophie, UOB

NDEMBY Pierre, Lettres Modernes, UOB

ONDO Placide, Sociologie, UOB

OVONO EBE Mathurin, Etudes ibériques, UOB

PAMBO NDIAYE Anges Gaël, Anglais, UOB

YANGA NGARI Bertin, Sociologie, UOB

ZAME AVEZO'O Léa, Littératures Africaines, UOB.

Université Omar Bongo

Département de Lettres Modernes

Centre d'Etudes et de **Recherches Littéraires** sur les **Imaginaires** et la **Mémoire**

© décembre 2016

SOMMAIRE

1. Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire

Par Parfait Bi Kacou DIANDUE

2. De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « *homo sum, humani nihil a me alienum puto* »

Par Pierre-Claver MONGUI

3. Migritude et oralité dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou

Par Chantal BONONO

4. Les voix(es) pour parler de l'Autre dans *Le Mal de peau* de Monique Ilboudo

Par Fatou Ghislaine SANOU

5. Regard et altérité dans les Mémoires d'Amadou Hampâté Bâ

Par Assi Diané Véronique

6. Perceptions de l'altérité dans *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez* de Sony Labou Tansi et dans *Grenouilles* de Mo Yan

Par Charles Yaovi Mensah KOUMA

7. Pour une poétique scénographique de l'Altérité dans les écritures africaines francophones postmodernes et postcoloniales

Par Dacharly MAPANGO

8. Sidiki Bakaba et la problématique de l'altérité dans les spectacles *Monoko-Zohi, Iles de tempête* et *La Malice des hommes*

Par Banhouman KAMATE

9. Claridade et l'Afrique : l'identité cap-verdienne entre altérité et malentendu

Par Eugène TAVARES

10. L'écriture de la relation dans l'archéologie du senhorisme. Autour de *Chants d'ombres et d'Ethiopiennes*

Par Max-Médard EYI

11. Le pornostyle de Sami Tchak

Par J.J. Rousseau TANDIA MOUAFU

12. Les métaphores postcoloniales du Sida. Regard et mise à mort de l'Autre

Par Yannick ALEKA ILOUGOU

13. La femme-silure et la symbolique de l'altérité dans « *Muyisi et le pêcheur* », conte punu du Gabon

Par Léa Zame Avezou'o

14. La représentation de la nature dans le roman gabonais

Par Didier TABA ODOUNGA

15. L'altérité dans la lutte des classements sociaux au Gabon

Par Placide ONDO

16. Le Gabon ouvert et ses ennemis. Considérations philosophiques sur les nouvelles frontières de la citoyenneté

Par Flavien ENONGOUE

17. La conservation du « patrimoine culturel » au Gabon: enjeux et perspectives sur l'histoire, la mémoire et l'identité

Par Serge MBOYI BONGO

Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire

Bi Kacou Parfait DIANDUE, Université Félix Houphouët- Boigny

Résumé

L'écart entre science dure et science molle, entre fiction et sciences exactes trouve son expression dans le hiatus qui structure le champ disciplinaire général. La cohérence et l'essence interrogative de la littérature dans sa construction du monde induit un esprit scientifique au sens bachelardien du terme. Dans le même sens, le flou d'encodage de la description mathématique, et le brouillard de la description d'une expérience physique créent une sorte de fiction scientifique pour le non initié. Ainsi s'ouvrent la dialectique de l'initiation et de la scientificité d'abord, et ensuite celle de la fictionnalité et de la cohérence. Or, en y regardant de près, seule la différenciation dans les mondes possibles et la matérialité de l'altérité disciplinaire construisent les cloisons dans l'espace sapiential.

En nous fondant sur la transgressivité géocritique, nous montrerons que la fictionnalité de la science et la scientificité de la fiction se rencontrent et s'uniformisent dans le champ symbolique. L'imaginaire semble alors s'affirmer comme l'espace souverain du généré et du sédimenté de la mollesse ou de la dureté de la science. Toute chose qui amène à s'interroger sur la métaphore de la consistance structurelle des sciences. L'écart dans l'altérité disciplinaire est subsumé par la virtualité comme expression co-partagée par littérature et sciences expérimentales, et crée la nécessité de l'initiation dans l'exploration de tout imaginaire. Nous pourrions alors indiquer le lien entre la construction de l'identité et la notion de factorielle en mathématique, ou encore démontrer comment la construction de la fiction dans *Le Cavalier et son ombre*, dans les variations narrative et mythologique, fait rhizome avec la suite de Fibonacci. C'est ici que les mondes quantique, complexe et symbolique se superposent dans l'imaginaire pour uniformiser la science et mettre en crise l'altérité disciplinaire.

Mots-clés : Altérité, Fibonacci, Fiction, Géocritique, Sciences.

Abstract

The gap between hard science and soft science, between fiction and the exact sciences finds its expression in the hiatus which structures the general disciplinary field. In the same sense, the encoding blur of the mathematical description and the fog of the description of a physical experience create a sort of scientific fiction for the uninitiated. Now, on closer inspection, only the differentiation in the possible worlds and the materiality of the other discipline builds the partitions in the space of knowledge. On the basis of geocritical transgression, we will show that the fictionality of science and the scientificity of fiction meet and unify in the symbolic field. The imaginary then seems to assert itself as the sovereign space of science. Everything that leads one to wonder about the metaphor of the structural consistency of the sciences. The gap in disciplinary alterity is subsumed by virtuality as an expression shared by literature and experimental sciences. We can then show the connection between the construction

of identity and the notion of factorial in mathematics, or demonstrate how the construction of fiction in *Le cavalier et son ombre*, in narrative and mythological variations, makes link with the sequence of Fibonacci. It is here that the quantum, complex and symbolic worlds are superimposed in the imaginary to standardize science and put into crisis disciplinary otherness.

Keywords: Otherness, Fibonacci, Fiction, Geocritics, Sciences.

Introduction

Comment traiter de l'existant? Comment se représenter et représenter l'Étant dans la focalité multiple de la perception?

Comment dire le monde, le formuler dans sa variabilité, dans son infinité? Comment dire le tout et cerner la totalité dans l'immédiateté de la représentation symbolique?

Le propos du colloque, qui imprime l'altérité présentifiée dans les disciplines et les regards, engendre ces questionnements dont la pertinence est sédimentée dans la centralité même de cette notion au cœur de l'être, du faire et du devenir. Ma contribution s'articule autour de la variabilité des mondes et de leur identité. Je traiterai de la nécessité de la simplicité sous-tendant la genèse du symbole dont la complexité matérielle exige une attention de décryptage. C'est ici que naît le postulat de la contribution : l'altérité disciplinaire ; la représentation et la systématisation identitaire des mondes s'effacent, s'uniformisent et se particularisent à la fois dans le champ symbolique. Cet entendu oblige à l'introspection interprétative autour du cloisonnement des disciplines, de leur langage, de leur discours : de leur autonomie. Depuis l'organisation du savoir de l'Égypte antique en passant par la conception de *l'habitus* cultivé par Bourdieu, la traversée des savoirs pose le débat sur l'hétérogénéité du champ sapientiel, son morcellement et sa différenciation interne.

Sur les lignes de rupture des cloisons disciplinaires, s'érige l'interdisciplinarité comparatiste qui induit la *transgressivité* géocritique. Science des textes assurant le primat de l'espace sur les catégories autres du récit, la géocritique en son principe de *transgressivité* postule la liquéfaction des frontières entre les mondes, l'agglomération des îlots spatiaux dans l'architecture du texte et du réel, de la fiction et de la réalité factuelle, par la traversée des milieux.

C'est en trois phases que se fera l'argumentation. Je montrerai d'abord que dans la métaphore de la géométrie, l'altérité se construit dans la perspective. Ensuite, j'indiquerai que la construction du récit dans *Le Cavalier et son ombre* (B. B. Diop, 1997) s'organise comme la suite numérique de Fibonacci¹. Enfin, je dirai comment le symbole est lieu d'uniformisation de toutes les disciplines et l'espace d'effacement de l'altérité.

1. Le cercle, la ligne et le point

Ces trois entités représentent le fondement de toute la géométrie moderne. Elles s'originent dans le point, se détendent dans la ligne et s'incurvent dans le cercle. C'est donc par un jeu de perspective que réversiblement le cercle, la ligne et le point s'uniformisent, se distancient et s'identifient pour se spécifier. Si la ligne est un ensemble de points à plat, le cercle l'est tout autant et le point une ligne observée en plan. L'horizontalité de la ligne crée l'infini, tout comme la verticalité du point. Ici se

¹ Leonardo Fibonacci est un mathématicien italien. Il avait, à l'époque, pour nom d'usage « Leonardo Pisano », et se surnommait parfois lui-même « Leonardo Bigollo ».

déploie la question de la perspective et du plan. La focalisation crée l'infiniment petit ou l'infiniment grand. C'est pour cela que l'œil est la métaphore du tout. Il donne conscience de l'univers et son empreinte juge. L'impression oculaire est la mesure du monde et de l'Autre. L'organisation du discours rejoint la géométrie.

Le récit et sa narration s'organisent autour de la géométrie vectorielle du langage. Le monde se construit dans le discours, dans l'organisation cyclique, la dynamique, la cinétique et les arrêts de l'histoire. Toute image convoque le triptyque en analyse le cercle, la ligne et le point. Le cycle, comme le cercle, la dynamique et la cinétique, comme la ligne, et les arrêts comme le point. La symbolique de l'existence est donc un jeu de conversion géométrique que paramètre une algèbre de situation et d'action. Le jeu des perspectives et des projections amène à établir le parallèle et la sécante entre l'arithmétique et la déclinaison de l'existence, même dans les symboles mathématiques et la symbolique de l'organisation mathématique du monde. Le présent, le passé comme l'avenir s'inscrivent dans des opérations simples, symbolisées par le langage mathématique. Notons par exemple la perception dans l'addition, la soustraction, la division ou la multiplication dans tous les gestes élémentaires de la vie. Donner à, offrir, reprendre à, faire fructifier, investir en économie comme en confiance, séparer! Chacune de ces actions s'inscrit dans un signe mathématique, une modélisation conventionnelle.

De même, l'ambition de puissance et la recherche de racine peuvent s'interpréter dans les opérations algébriques de l'élévation aux puissances et de l'extraction des racines carrées, par exemple. La métaphore du monde se construit dans sa symbolisation. L'Altérité se construit ainsi dans la perception qui pose aussi la question de la perspective car le tout réside dans la façon de voir et non dans celle de désigner ou de représenter. « Les plans de référence » indiquent les perspectives. L'observation du cercle, du point ou de la ligne font allusion à des altérités distinctes, mais ils s'emboîtent selon l'orientation de la perception. Tout est donc question de perspectives. Cela amène au second point.

2. La suite de Fibonacci ou la modélisation de l'identité : des énoncés-densités et la construction de l'image

La relation du récit dans *Le Cavalier et son ombre* met en crise la linéarité du propos actoriel. Un ensemble de micro-récits meuble le macrocosme du texte. Le narrateur ouvre plusieurs fenêtres discursives où s'incruste l'inventivité de l'auteur pour laisser place à la stratégie du clic. La métaphore en est le surfeur face à la toile.

La relation éclatée, non pas pour cause d'une multiplicité de narrateurs mais plutôt par une variété de micro-récits, donne au texte un visage bigarré dont l'harmonie interne assure la sémantique de réception. Le texte apparaît sans cesse comme une promesse de récit. L'identité du texte, l'identité du roman est donc une identité sommative, une addition d'identités, une somme d'histoires dont l'emboîtement exprime l'esthétique de la suite. Le narrateur-personnage associe la trame de ses expériences qu'il intègre les unes aux autres. Ce procédé obéit à la logique

d'évolution de toutes les suites numériques algébriques, $n... (n+1)$. L'une des suites les plus connues, celle de Fibonacci par exemple, stipule que chacun de ses termes est la somme des deux termes consécutifs précédents (0 -1 -1-2 -3- 5- 8).

C'est connu : l'apport de Fibonacci aux mathématiques est important. Il contribue à opérer la transition entre les chiffres romains et arabes. Il introduit notamment le « 0 » arabe à l'algèbre. Son interrogation sur la reproduction d'un couple de lapins fera date dans l'histoire des suites numériques. Notons que ce qu'il convient d'appeler les nombres de Fibonacci définissent généralement le nombre de pétales d'une fleur, le nombre de spirales dans la disposition des graines de tournesol, la régularité d'une coquille d'escargot et la courbure de l'axe de notre galaxie. Autant de possibilités de perception de régularités qui obligent à s'interroger sur la centralité des mathématiques dans la vie. Sont-elles une révélation ou une invention de l'humain? La perception algorithmique de l'univers est-elle fondée en raison ou en déraison? Notons que c'est à l'observation d'un ensemble de séquences répétées que l'on remarque la possibilité d'un opérateur de symétrie. C'est la symétrie qui interpelle sur la probabilité d'un codage mathématique dans la création des formes, des volumes et des surfaces.

En narratologie, le principe de l'enchâssement est une régulation algorithmique de la prise de parole dans le récit, tout comme l'est le changement de narrateurs et la qualité de ces derniers. Dans *Le Cavalier et son ombre*, deux dimensions du récit conduisent le questionnement sur son organisation et valident l'hypothèse de la présence de la suite de Fibonacci comme interprétation de cette organisation : le procédé de l'enchâssement à long cours et le rapport de l'objet à l'ombre. Étirer l'enchâssement de la narration crée des bulles concentriques ou une chaîne d'anneaux de distribution de la parole dans le récit.

Dans le premier cas, le récit se tasse sur lui-même pour donner naissance à une spirale du cours du récit. C'est l'image de la coupe transversale d'une coquille de mollusque. Le récit se rabat sur lui-même pour se concentrer en un point. C'est une narration par pression.

Dans le second cas, la narration est de l'allure d'une dilatation du récit. La prise de parole se prolonge par alternation de niveau et de sujet de narration. Le point de chute du récit est diffus. En s'appuyant sur la métaphore de la gravité, on pourrait parler de « trou de récit », pour le cas de la réduction à un point nodal, et de l'« infini du récit », pour ce qui est de l'enchâssement à extension qui allonge la narration. La seconde valence de la symétrie, qui appelle l'objet et son ombre, ouvre le vieux débat sur le/la physique et le/la métaphysique : tout rapport qui lie le corps à l'âme, l'arbre à l'ombre, le visible à l'invisible, le réel à l'irréel, le factuel au virtuel.

La symétrie du double ou l'inversion aspectuelle de l'être éprouve l'idée de la superposition, de la doublure, du duel, de l'image et de la projection. La connexion de la double hélice des graines de tournesol, emboîtée en sens inverse, unit dans un même mouvement l'enroulement et le déroulement et ouvre l'expression de la suite de Fibonacci. Il en résulte que le lien entre un objet (un antécédent) et son image est régi par un rapport de nature variable. Le rapport peut être causal ou logique. Il est donc

soit intuitif soit mathématique. La notion d'ombre est de cet ordre. L'ombre est à la fois intuitive, sensorielle et proportionnelle. L'être de raison ne s'étonnera pas du déploiement d'une ombre. Un enfant ou un chat voudra rattraper son ombre ; on comprend aisément que lorsque l'on a conscience de l'ombre, elle relève désormais de l'intuition dans la concurrence de nos sens. Perceptible dans le contraste à la lumière, l'ombre est l'anti-lumière qui se dimensionne en raison des fluctuations de la lumière. L'ombre est générée par la lumière et c'est celle-ci qui définit ses différents rapports de proportion. Dans ce qu'on pourrait appeler la « poétique du silence narratif », la matérialité du double du récit n'est pas perceptible mais évidente, du point de vue de J.-M. Kouakou (2015). Dans la projection du discours narré dans le récit, le narré semble aussi se déployer dans une sorte d'empreinte non perceptible mais présente. C'est cette absence-présence ou présence-absence que J.-M. Kouakou met en valeur. En substance, il prouve, à partir de *Les Soleils des indépendances* (1976 [1968]) et *Les Écailles du ciel* (1986) :

La présence d'un récit d'altérité au sein d'un récit dont l'apparence est pourtant celle de la mêmété. En effet il y a, en raison de la Figure de l'Ombre qui y opère, une espèce de double, voire de dédoublement, qui n'a rien à voir avec ce que la narratologie genettienne appelle le second niveau narratif. Non, il ne s'agit pas d'un récit encastré dans un autre, mais plutôt d'un récit qui dénature le corps pur (au sens chimique du terme) du récit apparent parce qu'il y a en masque, dans l'ombre, quelque chose d'autre : le récit qui n'est pas dit, mais dont on devine qu'il est bien là, à côté de celui qu'on voit. C'est une figure opératoire qui définit que quelque chose a lieu : que quelque chose est conté par ailleurs. Il s'agit d'une altérité narrative évidente².

On note bien que l'absence de l'ombre du récit n'est pas le signe de son inexistence, loin s'en faut ! La dualité corps-ombre est opérante à tous égards, même quand l'image ou l'ombre n'est pas manifeste. L'ombre est suggérée voire insinuée. Il ressort de ce parcours que l'identité du récit est une identité double. L'une visible et opératoire, et une autre invisible mais perceptible.

Cette méthode cumulative de construction de l'identité textuelle amène à déduire que l'identité est une matérialité factorielle. La construction de l'identité doit se lire et s'observer comme un jeu de projection. C'est justement ici que l'idée de combinatoire congrue les mathématiques, la biologie et les sciences humaines, par exemple. Trois modélisations s'ouvrent et se suggèrent. La double hélice de l'ADN fixe le jeu des correspondances entre les acides aminés Adénine, Thymine, Cytosine et Guanine. Ce quadrilatère du génome humain établit la profondeur génétique de l'être. De même, la construction de l'identité se sédimente dans la sécante des axes paradigmatique et syntagmatique qui portent respectivement la mêmété et l'ipséité ricœurriennes. Au demeurant, le soi, le même et le nous se répartissent sur les axes de

² Dans sa contribution intitulée « *Ombre de récit... corps de récit. Le récit aux deux visages* » lors du colloque intitulé « Hybridations et tensions narratives au Maghreb et en Afrique subsaharienne » qui s'est tenu au Centre Culturel International de Cerisy du 22 au 29 juillet 2015, sous la direction d'Anne Begeat-Neuschäfer, Daniel Delas et Khalid Zekri.

la sélection et de la combinaison, assurant ainsi la nécessité de la projection mutuelle de l'une sur l'autre. L'expansion factorielle dont l'essence réside dans l'exigence de démultiplication transformationnelle, de relativisation-densification de l'essence, se fait jour. Le factoriel, l'ADN et les axes ont en partage l'arborescence rhizomatique. Observons la construction de l'identité sur les axes du discours par exemple. L'identité *ipsum* (soi) a non seulement ses contradictions propres, son évolution en elle-même, mais aussi son évolution à travers le groupe, le même. Elle se transforme par elle-même au contact du groupe et transforme en même temps le groupe. Il se crée alors une double arborescence. La métaphore de la combinatoire dé-extériorise l'altérité pour la porter en soi, en nous. La complexification, entendue comme l'allégorie de la tresse ou du tricot, pose l'altérité comme une réévaluation permanente du soi et une construction continue de notre être. L'être en devient un étant, non pas au sens heideggerien du terme, mais dans le sens grammatical où l'affixe « -ant » exprime un état continu dans le temps et dans l'espace. Cette expérience quasi quantique de la rupture de la distance exprime bien ce que l'on pourrait dénommer « *transgressivité dynamo-statique ou stato-dynamique* ». Le principe géocritique de la transgressivité implique le franchissement des frontières. Or, tout mouvement n'induit pas nécessairement un déplacement factuel. C'est justement ici que la géocritique s'interroge par exemple sur la liberté du prisonnier. L'exemple d'un Andy Dufresne³, s'évadant pour la première fois de la prison de Shawshank⁴ par l'entremise d'une chanson, est porteur de sens. Les barreaux ne fixent pas la limite de mouvement de l'esprit, de la pensée, du souvenir ou de la mémoire. L'on peut donc être enfermé physiquement et être libre de penser et par la pensée. Il y a donc mouvement sur place ou le surplace a son mouvement.

3. Le symbole comme fin de l'altérité

La symbolisation est modélisation. La formule est un condensé brachylogique⁵ : le théorème et l'axiome des énoncés-densités. Le discours mathématique aboutit bien souvent à la modélisation de la pensée. L'extension de ce discours est assurée par la démonstration qui précède ou qui suit le propos logique. Wittgenstein⁶ l'a bien montré dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1993 [1921]). Comme lui, avant lui et après lui, tous les logiciens et mathématiciens ont recours au langage bref ou court pour fixer l'essence d'une articulation logique du monde et de la connaissance. En mathématique, la brièveté assertive fait sens, donne sens mais surtout ouvre la pensée

³ Andy Dufresne (Tim Robbins), un homme injustement condamné pour les meurtres de sa femme et de son amant et qui va passer près de vingt ans au pénitencier de Shawshank, endurant diverses épreuves. Il s'évadera à l'issue d'une stratégie alliant patience et ingéniosité.

⁴ Shawshank est une prison fictive de l'État du Maine où se déroule la principale histoire du roman éponyme de Stephen King et son adaptation cinématographique ultérieure. Elle est aussi bien mentionnée dans plusieurs autres de ses romans.

⁵ Sommairement définie comme l'étude « des petites formes », la brachylogie est une science de la littérature qui pose le débat de l'échelle de la représentation dans la création ou l'énonciation, tout comme elle imprime l'exigence de la distance dans l'interprétation.

⁶ Ludwig Josef Johann Wittgenstein est un philosophe autrichien, puis britannique, qui apporta des contributions décisives en logique, dans la théorie des fondements des mathématiques et en philosophie du langage.

à la pratique de l'homothétie⁷ virtuelle de la représentation du monde, des phénomènes et des choses. Dans la droite ligne des énoncés-densités, s'élaborent des théorèmes, des axiomes. Nous connaissons sans doute les théorèmes de Pythagore⁸ ou encore les axiomes d'Euclide⁹ ou de Thalès¹⁰. Tout comme les théorèmes et les axiomes, l'image poétique, elle aussi, peut se construire autour et par le biais de symboles. Les symboles sont aussi des énoncés-densités. La symbolisation, comme la modélisation, est un procédé de codification du signifiant par l'imbrication de schèmes. C'est une schématisation du dire visant la concision assertive. C'est la métaphore du rouleau de papyrus qu'il faut étaler avant d'accéder au texte et au sens.

De Freud à Jung, l'histoire et le sens du symbole se posent en termes de dépassement sémantique. Défini à ses origines psychanalytiques comme image, le langage étant lui-même considéré comme une vaste métaphore, l'*imago* freudien a instillé dans le symbole la figure de la substitution. Tour à tour sémiologie, allégorie ou métaphore, le symbole reste lié à l'atavisme du double. L'être virtuel des parents se substituant à leur être réel dans l'inconscient de l'enfant, par exemple, en est une application psychanalytique répandue. L'appréciation et le dépassement de cette lecture du symbole se fera dans sa conception jungienne de « *l'expression suprême de l'indicible* » (1964). On comprend aisément que le symbole entrouvre l'abscons de la représentation, et l'écart conceptuel notable qui s'ensuit en fonde la pertinence même. Car le symbole est lui-même un antagonisme intragénétique et une ambivalence fonctionnelle. De la substitution du connu, il passe à l'actualisation de l'inconnu et s'inscrit de fait dans une a-temporalité relative, car il cessera d'être symbole quand la vulgarisation se sera saisie de l'élément symbolisé. Tout comme la métaphore génère la catachrèse par son vieillissement, la familiarisation au sens, la représentation symbolique en dilue la saisie et dé-symbolise l'indicible. Le temps devient l'élément principal de la dimension transitoire de la symbolisation.

La symbolisation a une forte tension vers l'abstraction. Autant le symbole amène l'ellipse conceptuelle dans la représentation de l'idée, autant le tout se matérialise dans une réalité ordinaire et convenue. L'abstrait niche surtout dans la présomption du nivellement sapientiel que laisse peser la symbolisation sur les locuteurs. Le principe établi en est donc que l'émetteur présume que le récepteur sait ce dont il parle. Le champ du discours est donc une arène logomachique :

⁷ En géométrie classique, une homothétie est une application ponctuelle caractérisée par un point invariant appelé centre et un réel appelé rapport. Par l'homothétie de centre O et de rapport k, le point M est transformé en un point M'. Dans la « vie courante », l'homothétie correspond aux agrandissements et aux réductions.

⁸ Pythagore est un réformateur religieux et un philosophe présocratique qui serait né aux environs de 580 av. J.-C. à Samos, une île de la mer Égée au sud-est de la ville d'Athènes; on établit sa mort vers 495 av. J.-C., à l'âge de 85 ans. Le théorème de Pythagore est un théorème de géométrie euclidienne qui met en relation les longueurs des côtés dans un triangle rectangle : le carré de la longueur de l'hypoténuse, qui est le côté opposé à l'angle droit, est égal à la somme des carrés des longueurs des deux autres côtés.

⁹ Euclide est un mathématicien grec du commencement du III^e siècle av. J.-C. On sait seulement de sa vie qu'il enseigna à Alexandrie sous Ptolémée I^{er}.

¹⁰ Le théorème de Thalès est un théorème de géométrie qui affirme que, dans un plan, une droite parallèle à l'un des côtés d'un triangle sectionne ce dernier en un triangle semblable.

L'expression que l'on emploie pour désigner quelque chose de connu est toujours un signe, jamais un symbole – mais toute création psychique qui est la meilleure expression d'un fait absolument ou relativement inconnu peut être considérée en tant que symbole pourvu qu'on soit disposé à admettre qu'elle exprime également ce qui n'est pressenti et non reconnu clairement. Tout phénomène psychologique peut être un symbole, à condition qu'il énonce ou signifie « quelque chose » qui échappe à la connaissance actuelle (C. G. Jung, 1964, p. 79-180).

Cette définition du symbole en psychologie précise l'idée du double interne au symbole, mais éclaire surtout sur la tension et la prétention du symbole à dépouiller extrêmement « la chose dite », pour en indiquer l'expression la plus simplifiée. Cette extrême désacralise dans l'évidence ou sacralise le rendu dans une complexité figurale. Là encore, se manifeste la double articulation du symbole.

Du point de vue de la logique et des mathématiques, le symbole apparaît à la fois comme discours et convention. Reprenant à son compte une pensée de Levi-Strauss dans *Triste tropique* (1955), Jean-Blaise Grize (1963) dans son article intitulé « Remarques sur le rôle du symbole en logique », écrit que :

Les mythes et les symboles du sauvage doivent nous apparaître sinon comme une forme supérieure de connaissance, au moins comme la plus fondamentale, la seule véritablement commune, et dont la pensée scientifique constitue seulement la pointe acérée : plus pénétrante parce qu'aiguillée sur la pierre des faits, mais au prix d'une perte de substance (1963, p. 47).

On entendra par cette assertion que la dimension empirique des sciences dures rend palpable et simpliste la construction du symbole : toute entreprise qui entraîne une partialisation sémantique hyper brachilogique opérée par le discours mathématique, par exemple. En mathématique, le symbole ne rend que métonymiquement compte du symbole. Quelle soit analytique ou synthétique, la construction du discours mathématique semble avoir doublement symbolisé la notion même de symbole. Il en devient un discours asséché qui accentue le dépérissement du symbole. Dans cette veine, dans « Le symbole comme domaine opératoire », Jean Ladrière écrira dans sa contribution au numéro 3 des *Cahiers Internationaux du Symbolisme* que :

Nous rencontrons (...) le symbole comme notation abrégative ; dans cette fonction, où il ne fait que remplacer des expressions plus ou moins complexes du langage courant, il sert simplement à alléger les écritures. Les symboles, à ce niveau, ne représentent pas autre chose que des conventions de langage et d'écriture et sont dépourvus de tout intérêt intrinsèque (1963, p. 62).

L'on note ici la dimension conventionnelle comme arbitraire symbolique.

Conclusion

Il est notable que la construction du symbole est une double opération de réduction et de pression ; c'est à la fois une pression paradigmatique et une pression syntagmatique. Elle renvoie donc à une opération d'amenuisement spatial. L'immensité du projeté, l'extension du sémantique est ramené à la simplicité énonciative du figuré. La notion de figuré appelle, et la picturisation conceptuelle, et la substitution aspectuelle. À l'intersection du signe et du sens, le symbole répond à la fonction d'un énoncé-densité dont la condensation sémantique élève à l'abstraction. On assiste donc à une sorte d'atomisation du signe dont la « fracturation » laisse exploser le sens et les significations. On peut alors comprendre avec Claire Lejeune dans sa proposition « Dialectique du symbole dans l'acte poétique » *que* :

Dans sa fonction réductrice, le symbole est moyen de passage entre le signe donné et le sens caché. Dans cet aspect de sa fonction, le symbole se contracte, il contraint la pensée à passer du concret à l'abstrait, de la multiplicité existentielle à l'unité essentielle. Il est ici abstracteur de signifiants et l'objectif de cette opération est la quête du signifié, la quête du sens de l'Être. Au contraire, dans l'expérience amplificatrice, le symbole devient médiateur, moyen d'incarnation du sens profond de l'Être dans des signes communicables ; il est ici concrétiseur de sens, créateur de signifiants au moyen desquels il peut faire passer le sens à autrui. L'objectif de cette opération est la création d'un langage, d'une expression (1963, p. 34).

La symbolisation se donne à lire comme une double opération de dilution du référent dans une seule opération. Elle est avant tout la perte dans l'immensité du large, et, par la suite, la disparition dans les stries de l'infiniment petit. L'acte poétique saisit dans la formule (sens mathématique et énonciatif) l'extension du sens. Le symbole devient l'écriture des extrêmes : l'infiniment grand et l'infiniment petit. L'univers du sens et le quantique du représenté se paramètrent dans l'idée du symbole, et ouvrent ainsi au vague de l'abstraction. C'est ici aussi que le précis, le dépouillé devient abstrait.

Références bibliographiques

1963, *Cahiers internationaux de symbolisme* n°3, Communications du Colloque de Symbolisme de Bruxelles en 1962.

LIPIANSKY Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité*, Paris, Dunod.

DOWEK Gilles, 2007, *Les Métamorphoses du calcul : Une étonnante histoire des mathématiques*, Paris, Editions le Pommier.

BOUVERESSE Jacques, ITARD Jean, SALLE Émile, 1977, *Histoire des mathématiques*, Paris, Larousse, coll. « Encyclopoche ».

DIOP Boubacar Boris, 1997, *Le Cavalier et son ombre*, Paris, Stock.

GRIZE Jean-Blaise, 1963, « Remarques sur le rôle du symbole en logique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, 3, p. 19-28.

JUNG Carl Gustav, 1964, *Réponse à Job*, Paris, Buchet/Chatel.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1993 [1921], *Tractatus logico-philosophicus*, trad. Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard.

FERRET Stéphane, 1998, *L'Identité*, Paris, Flammarion.

KING Stephen, 1986, *Différentes Saisons*, Paris, « J'ai lu ».